



# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Abonnement : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  "          "      14          "      six mois.  
                  "          "      7 50          "      trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et T

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 27 mars 1866.

### BULLETIN.

Il y a peu de nouvelles politiques aujourd'hui. On parle d'une lettre que l'Empereur des Français aurait écrite au roi de Prusse dans le sens du rétablissement de l'entente pacifique entre les deux grands Etats germaniques. D'autre part, on assure que le gouvernement autrichien a suspendu ses armements et ses préparatifs de défense.

Le bruit court à Londres, dit un journal, que le comte Granville va être appelé au poste de premier ministre, et que le bill de réforme actuel sera abandonné pour faire place à une autre mesure plus substantielle, qui ne serait présentée au Parlement que dans une prochaine session. Il ne faut considérer cette assertion que comme un de ces mille bruits qui surgissent dans une situation difficile. D'abord, il est fort douteux que M. Gladstone consente à se mettre sous la direction du comte Granville. L'âge et la vieille réputation de lord Russell justifient la consécration actuelle de M. Gladstone; mais il n'est pas à croire qu'il accepte avec le comte Granville une position secondaire. Nous avons tout lieu de penser qu'il ne se fera aucun changement avant la discussion du bill de réforme.

On mande de Florence, que plusieurs banquiers de Gènes, Naples, Turin, etc., sont convoqués dans la capitale de l'Italie, afin d'aviser à la situation financière.

Une lettre de Vienne fait connaître, dit le Bulletin de Paris, que les enrôlements pour compléter le corps d'armée autrichien au Mexique commenceront prochainement en Autriche. L'embarquement de ces troupes doit avoir lieu à Trieste dès que la saison sera favorable.

On écrit d'Espagne que l'état de siège est maintenu, exceptionnellement à Valence, dans la Vieille-Castille, en Aragon et dans la Catalogne.

J. REBOUX.

Une dépêche nous a appris la mort de la reine Marie-Amélie. Cette mort excite partout un sentiment douloureux auquel nous nous associons.

Devant ce cercueil, les opinions politiques s'effacent ! Celle qui y repose ne connut jamais d'ailleurs ni les haines ni les passions. Elle était bonne, généreuse, et si l'histoire la montre intervenant parfois au milieu des luttes, ce n'était que pour apaiser et pour secourir !

Nous nous rappelons, quant à nous, que deux fois la reine Marie-Amélie voulut s'interposer, au mépris des considérations politiques, pour assurer le triomphe de la justice et de la générosité.

Comme femme et comme mère, elle eut des larmes quand la reine Hortense dut se séparer de son fils exilé en Amérique ! Comme femme et comme mère, elle eut des larmes quand le prisonnier de Ham se vit refuser la consolation d'assister aux derniers moments du roi Louis I<sup>er</sup>.

L'avenir a condamné la raison d'Etat qu'on invoquait alors ; la France n'a pas oublié la noble opposition de la reine Marie-Amélie. (Patrie.)

Nous empruntons au Dictionnaire des Contemporains ces renseignements biographiques sur la reine Marie-Amélie :

Amélie-Marie de Bourbon, Reine des Français de 1830 à 1848, était née à Caserte le 26 avril 1782. Elle aurait donc eu 84 ans dans un mois, le 26 avril prochain.

Elle était l'une des deux filles de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche, sœur de l'Impératrice Marie-Thérèse, la seconde femme de François I<sup>er</sup>, et de la grande-duchesse de Toscane ; elle reçut sous la direction de Mme d'Ambrosio, une éducation soignée, suivit sa mère à l'école, lors de la conquête de Naples par les Français en 1798, alla ensuite passer deux ans à Vienne, et ne retourna dans son pays qu'en 1802. Bientôt elle fut forcée de partager le nouvel exil de sa famille en Sicile où, en 1808, elle connut le duc d'Orléans, alors banni comme elle de sa patrie. Après quelques retards causés par les affaires d'Espagne, elle épousa ce prince à Palerme, le 25 novembre 1809.

Marie-Amélie n'exerça aucune action politique lorsque le duc d'Orléans monta sur le trône, en 1830. Elle se consacra tout entière à l'éducation de ses nombreux enfants. Elle avait eu cinq fils et trois filles, qui lui ont donné vingt-deux petits-

fils. Elle eut la douleur de voir expirer les princesses Marie et Louise, le duc d'Orléans, le roi Louis-Philippe, et enfin les duchesses de Nemours et d'Orléans.

Le 24 février 1848, elle accompagna seule son mari jusqu'en Angleterre et partagea les fatigues et les périls de sa fuite. Retirée ensuite à Claremont, sous le nom de comtesse de Neuilly, elle y vécut dans le plus complet isolement des affaires politiques.

Marie-Amélie était tante de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, de la duchesse de Berry, de Marie-Christine, reine douairière d'Espagne, de la grande-duchesse de Toscane, de l'Impératrice du Brésil, etc. »

On écrit de Berlin à l'Agence Havas, le 23 mars :

« Je ne puis encore vous signaler un changement marquant dans la situation ; on ne peut pas nier cependant qu'il y ait un certain apaisement dans les esprits et une plus grande confiance dans le maintien de la paix. De même que je ne me suis pas laissé entraîner par une vaine frayeur, de même je ne puis partager la sérénité à laquelle s'abandonnent aujourd'hui bon nombre de personnes dans la croyance que le danger d'une guerre n'est pas passé. Je répète donc qu'aucun changement n'est survenu, que le casus belli existe toujours et que personne n'est à même de dire comment le conflit entre les deux grandes puissances allemandes pourrait bien s'arranger.

« On dit qu'une lettre autographe de l'Empereur Napoléon adressée au roi Guillaume vient d'arriver et que cette lettre plaiderait en faveur de la conservation de la paix. L'allocation que le roi a adressée hier aux officiers généraux qui sont venus le féliciter à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, n'a pas produit un bon effet dans le monde optimiste.

« On a remarqué dans le ton avec lequel le roi s'est exprimé quelque chose de décidé, d'énergique, et ce qui a encore plus frappé et inquiété les personnes désireuses d'une entente entre la Prusse et l'Autriche, c'est la manière affectueuse dont le roi a accueilli son premier ministre lors de cette cérémonie. Il a failli l'embrasser, et les gens de la cour disent que c'est la guerre.

« Il est vrai que M. de Bismark ne cesse pas de déclarer que la Prusse maintiendra le traité de Gastein, mais je vous prie de bien remarquer que la Prusse maintient en même temps sa manière d'interpréter ce traité dont vous avez un échantillon dans

la proclamation royale du 14 mars. Vous voyez que toutes les inquiétudes ne sont pas encore dissipées. »

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Breslau, 25 mars.

Les fortifications de Cracovie vont être armées. Les travaux sont poussés activement.

On fortifie divers points entre Teschen et Bielitz. Les troupes qui doivent les occuper sont désignées.

Berlin, 26 mars.

Le roi a travaillé ce matin avec le ministre de la guerre, M. de Roon, le chef d'état-major général, comte de Moltke, l'adjudant-général d'Alvensleben et le chef de son cabinet militaire, M. de Treskow. Sa Majesté a, immédiatement après, eu une conférence avec M. de Bismark.

Vienne, 26 mars.

Le journal le Débat confirme la nouvelle que l'Empereur d'Autriche aurait envoyé, ces jours derniers, une lettre autographe au roi de Prusse. Cette lettre serait conçue dans les termes les plus amicaux et aurait entièrement résolu l'affaire des armements. Le Débat exprime l'espoir qu'une entrevue des deux souverains, aplanira toutes les divergences créées par des agents trop zélés.

Berlin, 26 mars.

La Gazette de l'Allemagne du Nord dément le bruit de l'envoi d'une lettre de félicitations de l'Empereur d'Autriche au roi de Prusse. Le bruit de congratulations transmises par le télégraphe paraît aussi controuvé.

Breslau, 26 mars.

On mande d'Odenberg, 25 mars, à la Gazette de Breslau, que cinq régiments des divisions de Hanovre, Mensdorff et Clam-Gallas, ont passé avec leurs états-majors, par cette ville, se rendant de Transylvanie en Silésie et en Bohême. Les frontières reçoivent de nombreuses garnisons et les mouvements de troupes augmentent.

### CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances.

Paris, 26 mars.

Les nouvelles de Vienne et de Berlin sont aujourd'hui un peu plus pacifiques.

Une correspondance prussienne dit que la persistance des bruits belliqueux de l'autre côté du Rhin vient du mot d'ordre donné à la presse officieuse d'employer un langage propre à intimider l'Autriche. A la bonne heure ! mais M. de Bismark s'est-il imaginé qu'il ferait peur à l'Europe ?... Il en est bien capable.

On dit que S. S. Pie IX, informée télégraphiquement de la maladie de la reine Marie-Amélie, lui a fait parvenir par la même voie la bénédiction apostolique.

Un grand nombre de personnes attachées à la famille d'Orléans, parmi lesquelles MM. Guizot, Thiers, de Broglie, de Rémusat, de Lasteyrie, etc., sont parties ou se disposent à partir pour l'Angleterre, afin d'assister aux obsèques de la feuve reine, qui auront lieu mercredi ou jeudi.

On mande de Rome que le 22 mars un train a fait le trajet d'Ancone à Foligno. Rome se trouve ainsi reliée à l'Italie par les voies ferrées. Dans le courant d'avril on pourra aller directement en chemin de fer de Naples à Florence en passant par Rome.

Le P. Félix a donné hier, à Notre-Dame, sa dernière conférence sur l'Economie et le Christianisme.

On annonce la prochaine arrivée de l'Impératrice d'Autriche à Paris, où elle se propose de passer une huitaine de jours.

L'Empereur a reçu aujourd'hui, en audience particulière, M. Eloin, chef du cabinet de l'Empereur Maximilien.

Le landgrave de Hesse-Hombourg, Philippe-Auguste-Frédéric, né le 11 mars 1779, qui vient de mourir à l'âge de 87 ans, a épousé morganiquement Antonie, née comtesse de Naumbourg. Il ne laisse que des frères et sœurs et des neveux pour héritiers directs. L'étendue de ce petit état est de 5 milles carrés. La ville de Hombourg compte 10,000 habitants et la principauté 24,373.

M. Ferdinand de Lesseps, fondateur de la Compagnie du canal maritime de Suez, a été promu au grade de commandeur de la Légion d'Honneur.

La lutte engagée au sein du protestantisme continue. On sait que le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris avait prononcé la mise à la retraite de M. le pasteur Martin-Paschoud. Le ministre des cultes, refusant de sanctionner la délibération du Consistoire, avait rétabli M. Martin-Paschoud dans ses fonctions. Aujourd'hui, le Consistoire se mettant en insurrection contre le ministre, vient de prononcer la destitution du pasteur.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 27 MARS 1866.

N° 32.

## LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

QUATRIÈME PARTIE.

L'AGE MUR.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX  
du 25 mars.)

« Les arbres qui se réveillent alors de leur long et morne sommeil et se revêtent d'une nouvelle parure, ne modulent-ils pas, au souffle de la brise, l'O filii et filia ? Les petites plantes en entr'ouvrant leurs fraises bourgeoises, ne chantent-elles pas leur Alleluia ? Oui, je pense que la nature entière a la tristesse de son deuil d'hiver, et la joie de sa régénération ; que les lilas et les campanules rendent hommage, au Dieu qui les ravive, en balançant leurs calices aromatiques, comme des encensoirs ; que les fleurs des marronniers s'élèvent sur les verts rameaux, comme des cierges de cire blanche sur les autels ; que les pâquerettes qui, en la saison de Pâques, reprennent leur virgine colletterie, se penchent l'une vers l'autre en murmurant, comme les

chrétiens d'Orient, leur Kristos voskress (le Christ est ressuscité).

« Quand viendra ma dernière heure, il ne me sera pas difficile de dire adieu à bien des choses ; mais ce qui est triste, c'est l'adieu de ces belles et grandes scènes qu'on ne se lasse pas de contempler.

Salut ! champs que j'aimais, et toi douce verdure, Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature ! Salut ! pour la dernière fois.

« Dernièrement notre curé, qui est mon ami, quoique nous nous disputions sans cesse, est venu me visiter, et me trouvant malade, m'a fait un joli petit sermon sur les misères de cette vie et les joies éternelles de l'autre ; je lui ai dit que, dans cette autre vie, je voudrais bien voir fleurir les cerisiers et entendre chanter les alouettes. Il s'est écrié que j'étais un profane, justement puni par la goutte. Et j'en souffre de cette sclérote de goutte, non-seulement physiquement, mais moralement, puisque cela m'empêche d'aller vous rejoindre au jour de votre mariage. J'espère, pour me consoler de ce chagrin, que vous viendrez ici, et que vous nous amènerez votre jeune femme. La délicatesse avec laquelle vous me parlez d'elle me plaît extrêmement.

« En attendant, je vous envoie pour votre entrée en ménage, un panier de vin de ma meilleure vigne ; un autre de vin liquoreux, que nous appelons du vin de paille, plus, quelques bouteilles de kirsch de notre vallon de Mouthier. Il n'y en a pas de plus exquis dans le monde entier. Ma sœur veut aussi vous prier d'accepter son offrande. Elle vous adresse, pour Mme Nerbier, une petite boîte renfermant une croix

et un bracelet en améthyste qu'elle a portés à l'époque de son mariage.

« Maintenant, mon ami, permettez-moi de causer encore un peu avec vous.

Chaque âge a ses plaisirs.

« Le plaisir des vieillards est de se considérer comme des pilotes qui connaissent les passages difficiles, les roches à fleur d'eau, les brisants, les bancs de sable dangereux, et ils éprouvent un certain orgueil à montrer leur science aux jeunes baleliers. Vous êtes plus savant que moi sur bien des points, mais comme j'ai vécu plus longtemps que vous, je crois faire un acte de bonne amitié en vous donnant quelques conseils.

« Vous voilà riche, mon enfant, et ce qui est plus rare, vous voilà heureux. Le bonheur peut nous aveugler et la fortune est un instrument assez dangereux. Tel que je vous connais, je jurerais que vous ne deviendrez point avare. Ah ! la misère et les nombreux soucis de l'avare ! N'est-ce pas une des plus tristes choses qu'on puisse voir en ce monde ?

« Dans une légende hébraïque, il est dit : « Quand un homme commande un coffre-fort, deux clés sont faites pour l'ouvrir et le fermer ; l'une pour ce homme, et l'autre pour Dieu. Si l'on n'emploie point celle de Dieu, elle est livrée au démon, et alors, l'homme cesse d'être maître de sa caisse. Il peut y entasser de l'argent, mais il ne peut point le retirer, et son âme finit par y être elle-même enfermée. »

« Si l'on n'est pas avare, il faut aussi ne pas être prodigue. Sur la pente de la prodigalité, on peut se laisser aller beaucoup plus loin qu'on ne voudrait. D'entraînement en entraînement, de chute en chute,

on peut en venir à engager son indépendance, à perdre son repos, à compromettre sa dignité et son honneur.

« La fortune ne vous a point été accordée pour être enfouie dans une cave ou dispersée follement, selon vos vains caprices. La fortune n'est point un don gratuit ; c'est un dépôt que la Providence nous a confié. Nous devons en user sagement ; nous devons mériter les agréments qu'elle nous procure, en l'employant à faire du bien, et par là, nous éprouvons encore d'autres nobles satisfactions. Rien n'est perdu dans l'ordre moral, pas plus que dans l'ordre physique. « Aucune action, « comme l'a justement dit un philosophe, « ne peut rester isolée. Celles qui sont bonnes produisent, longtemps après elles, « et très-loin de ceux qui les font, une heureuse suite de bonnes actions. Celles qui sont mauvaises ont également leurs ion-« gues funestes conséquences... » Mais quelle idée m'est venue d'entreprendre un tel sermon, comme si vous en aviez besoin, comme si j'en avais le droit ; moi, pauvre pêcheur ! Je vous prie de m'excuser. C'est la goutte qui me rend si grave.

Ordinairement je suis plus gai, et je veux célébrer gaiement votre jour de mariage. J'ai invité à dîner, pour ce jour-là, vos deux anciens condisciples, deux bons garçons qui parlent souvent de leur ami Max. En dépit des ordonnances du médecin je boirai à votre santé avec eux, et je voudrais que le cliquetis de nos verres résonnât à votre oreille.

« Adieu, mon ami, jouissez de votre bonheur en pensant à votre digne grand-mère qui aurait eu l'âme si réjouie de voir s'accomplir les vœux qu'elle faisait pour vous. Soyez assez bon pour mettre mes

respects aux pieds de Mme Nerbier, et dites-lui, si c'est possible, un peu de bien de moi, afin que, lorsque vous l'amèneriez ici, elle ne s'éffraye pas trop de voir le vieil infirme du beau village de Mouthier. »

« J'ai lu cette lettre à Clara, qui en a été charmée. Ah ! dit-elle, c'est par cette bienveillante occupation des autres qu'on en vient à oublier ses propres peines ; c'est par cette effusion de bonté qu'on entretient la vie du cœur. Douce volonté de Dieu qui nous ordonne d'aimer ; l'accomplissement de cette loi nous fait une bénédiction. Quel malheur que mon pauvre oncle !... Mais j'espère, comme vous, que nous le convertirons.

« Clara et moi nous nous sommes promis de suivre les sages conseils de notre vénérable ami, et elle, la chère enfant, elle ne pouvait manquer à aucun de ses engagements. C'est moi qui ai failli. C'est moi qui ai été aveuglé par la fortune et trompé par de folles fantaisies.

« En creusant le sol à une certaine profondeur, parfois le jardinier découvre des semences de plantes dont il ignorait l'existence et qui éclorent et se développent par l'action de l'air et de la lumière dont jusque-là elles avaient été privées. Ainsi se sont manifestés en moi des germes d'idées de luxe dont je n'avais eu, que de temps à autre, un léger indice.

« Quand M. Chamblay me remit la dot de Clara, je crus tenir entre mes mains un trésor incalculable, et je ne le prends pas pour l'enfourner, pour le dérober à tous les yeux. Non, comme M. Layronnet l'avait très-bien deviné, je ne devais pas devenir avare, mais prodigue.